

sur les béliers à peau plissée, à toison serrée, à cornes puissantes, mais sans chair sur les os, que leur offrirent ces éleveurs.

Dès avant ce temps, chez nos voisins d'outre Manche, la population augmentait avec une rapidité singulière. Elle devenait d'autant plus difficile sur la satisfaction des besoins de la vie, que la plus grande partie d'entre elle, occupée d'industrie, et pourvue presque constamment de salaires élevés, pouvait facilement payer la viande qui lui était nécessaire chaque jour. Les éleveurs anglais avaient porté de ce côté leur attention, et conduits par une demande toujours croissante, ils avaient fait de toutes pièces ces admirables races que chacun connaît, que chacun admire, comme disposition à la viande amenée à son maximum. Avec elles le résultat diamétralement opposé à ce qui se produisait en France fut atteint. La laine, les cornes, étaient sacrifiées à la viande.

Tel était l'état des choses, pour la race ovine, des deux côtés du détroit, lorsque la disposition des esprits, en dépit, ou peut-être en vertu des derniers ouragans politiques, amena l'Agriculture en France dans une voie de perfectionnement à laquelle les siècles précédents n'avaient pas songé. Tout, aux champs, sentit la secousse imprimée en avant. Les trente millions de moutons, dont le sol de la vieille Gaule absorbait l'engrais puissant, tout en se plaignant de n'en pas avoir assez, durent participer au mouvement. Les éleveurs se partagèrent en deux camps, celui de l'importation anglaise, celui du perfectionnement de la race française.

L'aisance devient de plus en plus générale, disaient les premiers. L'usage de la viande pénètre dans les habitudes journalières, c'est un besoin pressant à satisfaire ; les races anglaises qui y répondent sont toutes faites ; importons-les, sans nous plonger dans les longueurs de croisements souvent fort hypothétiques ; engageons-nous dans la voie ouverte ; laissons aux contrées d'outre-mer la production de la laine, et profitons des travaux de nos voisins pour avoir des animaux d'engrais facile, et pour jouir de suite d'une agriculture fructueuse.—Les races anglaises eurent dès lors leurs partisans enthousiastes, et la tendance de l'administration, qui sentait la demande de viande au-dessus de la production, favorisa l'importation et la dissémination de moutons offrant un maximum de chair, accompagné d'un minimum de laine.

S'il est indispensable de manger de la viande, disaient les seconds, il ne l'est guère moins de se couvrir chaudement, par conséquent de produire de la laine. L'aisance générale proclamée en fait aussi une loi instante, et cela est si vrai que la statistique nous prouve que plus les pays éloignés dont on parle nous ont envoyé de laine, plus le prix de nos laines françaises s'est élevé. Ne laissons donc pas sombrer sous le vent qui souffle de l'antique Albion la production de notre laine si fine, si souple, si élastique, et dont on ne peut se passer pour accompagner les laines étrangères. Cherchons s'il serait possible de concilier laine et viande, si fatalement ennemies intimes chez le même sujet.

Ces éleveurs se mirent alors résolument à l'œuvre, et sans avoir recours aux races anglaises, qui auraient mis en fuite la laine, ils tendirent vers la viande, en diminuant le moins possible les qualités de la toison. Par leurs efforts se forma la race métis-mérinos améliorée et sans cornes ; car mieux valait diriger vers la laine ou la chair le prélèvement que les cornes faisaient subir à l'assimilation de la nourriture.

En recherchant les mâles les plus jeunes et les mieux conformés, les donnant aux meilleures brebis, puis faisant à chaque génération un choix minutieux entre les produits, rejetant constamment ceux qui décelaient les plus minimes défauts, ils sont parvenus à chasser les cornes, qui reparaissent encore quelquefois, par l'atavisme, dans certains sujets, et à obtenir des béliers à peau exempte de plis, à tête légère et courte, à jambes minces, à poitrine développée, à côtes arrondies, à reins et croupe bien soutenus, à arrière-train largement établi, ayant en un mot tout ce qui dénote la propension à l'engraissement facile, et dépouillant néanmoins 18 livres,